



HAL
open science

Un pas de côté vers le psychique. La recherche sur les facteurs psychosociaux de risque liés au travail en Suède

Pascal Marichalar

► **To cite this version:**

Pascal Marichalar. Un pas de côté vers le psychique. La recherche sur les facteurs psychosociaux de risque liés au travail en Suède. Approche interdisciplinaire des risques psychosociaux au travail, 2014. hal-01088546

HAL Id: hal-01088546

<https://hal.science/hal-01088546v1>

Submitted on 15 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Ce texte a été publié dans un ouvrage collectif, Approche interdisciplinaire des risques psychosociaux au travail, sous la direction de Loïc Lerouge, éditions Octarès, 2014.

Un pas de côté vers le psychique. La recherche sur les facteurs psychosociaux de risque liés au travail en Suède

Pascal MARICHALAR
IRIS-CNRS
pascal.marichalar@gmail.com

En France, l'expression « risques psychosociaux » est entrée dans le langage courant des entreprises depuis le début des années 2000 (pour l'exemple des entreprises EDF-GDF, cf. Benquet, Marichalar et Martin, 2010). Elle est généralement utilisée pour désigner les différentes manifestations du mal-être psychologique des salariés en lien avec leur travail. Ces dommages sont présentés de manière plus ou moins explicite et fondée comme des « nouveaux risques », apparus dans une période récente aux bornes imprécises, et liés aux changements de l'organisation du travail, à l'intensification de ce dernier, à une psychologisation diffuse voire à la tertiarisation de la société. Ces dommages psychologiques viendraient s'ajouter aux dommages physiques pouvant découler du travail, comme un nouvel item sur une liste de paramètres à « piloter » dans le cadre de démarches obligatoires (document unique d'évaluation des risques professionnels) ou d'initiatives du management. Souvent l'expression est aussi utilisée pour désigner non pas les effets, mais les causes, c'est-à-dire les facteurs pouvant entraîner des dommages psychologiques. Il y a donc au final une grande confusion dans l'usage courant de cette expression.

C'est le projet de retracer certaines des étapes de l'émergence de l'expression « risques psychosociaux », avec le contenu plus précis qui a pu lui être donné, qui m'a amené à m'intéresser à l'histoire de la recherche médicale et psychologique suédoise sur cette question¹. En effet, depuis au moins les années 1950, dans leurs articles, majoritairement rédigés en anglais, certains chercheurs suédois emploient l'expression « psychosocial risk factors » pour parler d'aspects liés aux conditions de travail. Le célèbre modèle exigences-maîtrise (*demand-control*) de Robert Karasek a été développé dans les années 1970 sur la base des interactions entre l'ancien architecte et cette tradition de recherche suédoise, représentée alors principalement par Töres Theorell. Enfin, en 1980 est également fondé l'Institut national suédois des facteurs psychosociaux et de la santé dont le premier président, Lennart Levi, jouera un rôle important dans l'élaboration de directives politiques nationales et internationales autour de ce thème. Si le propos n'est pas ici de prétendre que la réflexion sur ces « risques d'origine psychosociale au travail » (Gollac, 2011, p. 3) serait née en Suède, il est certain que les chercheurs suédois ont joué un rôle très important dans son développement.

Cette tradition de recherche « nordique » (Väänänen et alii, 2012) présente plusieurs caractéristiques remarquables. La première est d'être née comme un décentrement de recherches médicales et psychologiques qui s'intéressaient jusque-là principalement aux interactions entre des paramètres physiologiques quantifiables et des troubles physiques. Les

¹ Ce travail s'est fait grâce au soutien matériel et humain du projet ANR Index (Indépendance des experts en santé publique), dirigé par Emmanuel Henry, dans lequel j'ai bénéficié d'un contrat post-doctoral entre 2011 et 2013.

premiers étaient appréhendés comme des variables explicatives, les seconds comme des variables expliquées, le tout dans un cadre d'analyse épidémiologique. L'innovation de certains chercheurs a consisté à inclure des facteurs psychosociaux liés au travail parmi les variables explicatives, prenant de la distance par rapport au modèle de sciences « dures » focalisées sur le physiologique quantifiable plutôt que le psychique interprétable, et par l'hérédité plutôt que le présent.

La seconde particularité de ces recherches est de viser explicitement un objectif politique humaniste – la promotion du bien-être au travail, de la qualité de vie – plutôt qu'un but d'amélioration de la productivité. Il s'agit selon l'un des principaux auteurs de « redéfinir les postes et les formes d'organisation afin que la majorité des travailleurs, plutôt qu'une minorité privilégiée, puisse exercer un travail qui soit plein de sens et permette de se réaliser » (Levi, cité dans Väänänen et alii, 2012). Cette tradition de recherche s'épanouit particulièrement dans la période allant de la fin des années 1960 au début des années 1980, où elle bénéficie du terreau favorable de la critique sociale et trouve des débouchés politiques dans un moment important d'inventivité sociale-démocrate autour du travail.

Nulle prétention de définir précisément un phénomène intitulé « risques psychosociaux » dans ces travaux. C'est l'idée englobante de « facteurs psychosociaux de risque » qui est mobilisée², et encore, comme un point de départ permettant d'orienter la recherche plutôt que comme un résultat. C'est ce qu'explique Töres Theorell dans une synthèse historique des recherches suédoises : « le concept de “psychosocial” a été critiqué pour son caractère trop vague et trop extensif. En pratique, cependant, les chercheurs psychosociaux dans le domaine des conditions de travail ont défini leur champ d'étude autour de certains sujets. Il y a tout un spectre de sujets concernant les liens entre l'organisation du travail et la santé, par exemple, les horaires de travail (en particulier le travail posté [...]), l'organisation du travail, le leadership dans les organisations, ainsi que les questions relatives à la démocratie dans le travail et le charge de travail » (Theorell, 2007). Ainsi, la recherche psychosociale sur la santé au travail (*psychosocial occupational health research*) n'est qu'un terme englobant (*umbrella name*) permettant de n'exclure aucune dimension.

Basé sur la collecte d'un *corpus* documentaire en anglais et en suédois ainsi que sur un entretien mené en mars 2012 à Stockholm avec Töres Theorell, ce texte tente de décrire succinctement certaines des conditions sociales de ce pas de côté « psychosomatique », par lequel des chercheurs suédois ont inclus des facteurs psychosociaux liés au travail dans leurs analyses sans pour autant jamais autonomiser l'ordre du psychique, ni perdre de vue les enjeux politiques sous-jacents à la question du travail.

I. Une méthodologie centrée sur la mesure des paramètres physiologiques

Au sortir de la Seconde guerre mondiale, dans laquelle elle n'était pas une nation combattante, la Suède occupe l'une des premières places au plan international dans les des

² L'expression française « facteurs de risques psychosociaux » (et partant, la notion de « risques psychosociaux ») semble provenir d'une traduction impropre de l'anglais *psychosocial risk factors*. Dans cette expression « *risk factors* » est un composé indivisible (« facteurs de risque ») et l'adjectif « psychosocial » qualifie donc le substantif « *factors* ». La traduction française correcte est ainsi « facteurs psychosociaux de risque ». C'est dans cette même direction qu'est allé le collège d'experts présidé par Michel Gollac, lorsqu'il a déclaré « considérer que ce qui fait qu'un risque pour la santé au travail est psychosocial, ce n'est pas sa manifestation, mais son origine » (Gollac, 2011, p. 31).

recherches sur le stress biologique. Cette place est due en particulier aux travaux d'Ulf von Euler, professeur de physiologie à l'Institut Karolinska (principal hôpital universitaire de Stockholm) entre 1939 et 1971, dont la découverte du rôle de la noradrénaline dans la communication synaptique en 1949 lui vaudra plus tard le Prix Nobel de médecine (1970). Cet héritage joue un rôle important dans la formation d'une nouvelle génération de chercheurs intéressés par la question du stress.

Marianne Frankenhaeuser est l'une des figures importantes de cette génération. Elle naît en 1925 dans une famille finno-suédoise. Elle fait des études de philosophie à Uppsala et de psychologie à Stockholm. Elle devient professeur de psychologie dans la capitale, d'abord dans un organisme public de recherche puis à l'Institut Karolinska. Sa thèse de psychologie porte sur « l'estimation du temps », c'est-à-dire la manière dont on perçoit le passage du temps, dont on se situe dans le temps, dont on apprécie le rythme des événements. Rapidement elle se spécialise en biochimie, faisant le lien entre cette expérience psychique et des questions plus physiologiques, étudiant la manière dont l'estimation du temps est affectée par les barbituriques, les méthamphétamines, la quinine et la caféine. Par la suite (tournant des années 1960), elle étudie les effets d'injections intraveineuses d'adrénaline et de noradrénaline sur certaines fonctions psychologiques et physiques ; puis aux effets d'injections de catécholamine. C'est dans la première moitié des années 1960 qu'elle inverse son angle de recherche, en utilisant le taux physiologique de catécholamines urinaires ou la fréquence cardiaque comme des marqueurs de situations de stress plutôt que comme des points de départ de protocoles expérimentaux. Elle collabore avec Bertil Gardell sur une approche « multidisciplinaire » de l'effet de la charge de travail sur l'expérience du travailleur (« *underload and overload in working life* »).

Dans les années 1980 et 1990, elle devient une pionnière en Suède des études sur les spécificités du vécu du travail selon le sexe/genre du travailleur. Avec le professeur de psychologie biologique Ulf Lundberg, elle étudie ainsi la notion de charge de travail chez les hommes et les femmes en prenant bien soin d'y intégrer le travail domestique (1990) ; ce qu'elle fera encore quelques années plus tard en étudiant l'effet des conditions de travail salarié et des conditions de travail domestique chez des chefs de cliniques, hommes et femmes. Elle montre que les femmes à des postes élevés sont généralement plus stressées que les hommes, mais développent un éventail plus large de stratégies de gestion du stress, ce qui améliore leur « coping » par rapport à leurs homologues masculins. Marianne Frankenhaeuser meurt en 2005.

Un autre chercheur important de cette génération est Lennart Levi, qui commence en 1950 des études de psychologie à l'Université de Stockholm. Après un an, il change de filière et opte pour la médecine. En 1959, Levi fonde le laboratoire de recherches cliniques sur le stress de l'Institut Karolinska. Le fait qu'il ait travaillé à Montréal avec le spécialiste du stress mondialement connu, Hans Selye, est sans doute un facteur important expliquant les encouragements que lui prodiguent alors deux professeurs de Karolinska, dans ses projets de recherche, alors qu'il n'a même pas encore soutenu son doctorat.

Ses premiers travaux sont centrés sur les effets physiologiques de situations de stress extrême, généralement envisagées sous un angle individuel, comme le stress de la prise de parole en public pour quelqu'un qui bégaye. Il passe ensuite à l'étude de facteurs plus collectifs, qui peuvent être appréhendés dans le cadre d'une politique de santé publique. C'est ainsi qu'il s'intéresse aux effets du travail à la pièce, du travail cadencé, du travail posté, du travail de nuit ou encore des périodes de chômage sur le niveau de stress. La mesure de paramètres

physiologiques liés au stress et facilement objectivables, par exemple les catécholamines urinaires, est au centre de ses travaux.

Il est l'organisateur d'une série de colloques internationaux à Stockholm dans les années 1970, autour de la question générale du lien entre stress, facteurs sociaux et santé. Ces colloques donnent une certaine visibilité au courant d'étude suédois des phénomènes psychosomatiques, qui fait le lien entre des situations psychiques subjectives et des paramètres physiologiques objectivables, ce qui est déjà un pas de côté par rapport à des recherches uniquement préoccupées par les aspects physiologiques. On y trouve notamment des contributions de Bertil Gardell, Marianne Frankenhauser et Hans Selye. Ces travaux ne vont pas sans rencontrer une grande résistance dans le champ médical de l'époque, comme l'illustre par exemple le compte-rendu dans la « *British Journal of Industrial Medicine* » du premier ouvrage tiré de ces colloques, *Society, Stress and Disease, Volume I. The Psychosocial Environment and Psychosomatic Diseases*. L'auteur du compte-rendu remarque que « les termes sont toujours aussi imprécis : "stress psychosocial" », et ajoute que « les contributeurs semblent avoir accepté la prémisse selon laquelle certaines maladies peuvent être considérées avec profit comme étant psychosomatique (mais où est la preuve ? Et quelle utilité ?) » (Kessel, 1972).

II. Töres Theorell et le développement suédois du « modèle de Karasek »

Töres Theorell est le fils d'une mère musicienne et d'un père médecin connu pour sa carrière de chercheur en biochimie (il obtient pour cela le Prix Nobel en 2005). Il fait des études de médecine à Stockholm, devient diplômé en 1967 en se spécialisant dans le champ de la cardiologie, puis entame lui aussi des recherches de biochimie, sous la houlette d'un des élèves de son père, Gunnar Björck. N'ayant pas envie de suivre exactement la même trajectoire que son père, il développe rapidement un intérêt pour la médecine psychosomatique, discipline plutôt neuve, très peu représentée en Suède, et qui fait figure de science « molle » par rapport aux disciplines plus exactes qui mesurent des paramètres physiologiques (Perski, 2008).

Au tournant des années 1970, il rencontre Richard Rahe, psychiatre californien qui travaille sur la répercussion des « événements de vie » marquants (*life events*) sur la santé, qui est alors chercheur invité à Stockholm pendant deux ans : « j'ai été adopté par lui », explique Theorell en entretien. Theorell et Rahe entament des enquêtes rétrospectives par questionnaire auprès de victimes d'infarctus du myocarde pour connaître les événements passés de leur vie. La thèse de doctorat de Theorell est consacrée à ce thème.

Dès ces années, Theorell fait un lien systématique entre états psychiques et données physiologiques, comme une forme de concession à l'importance de la biochimie dans la famille, malgré le fait qu'il ait finalement renoncé à cette orientation professionnelle. Ce que son collègue Alexander Perski, qui l'interviewe en 2008, résume en une formule simple à laquelle le chercheur acquiesce : « Tu as utilisé la science objective pour mesurer des états subjectifs ». Ainsi, dans ses premières études sur l'influence des événements passés chez les victimes d'infarctus, Theorell mesure l'excrétion de catécholamines urinaires, le taux de triglycérides sanguin ou encore l'acide urique, qui apparaissent selon plusieurs études liés à des états de dépression ou au contraire de stimulation et de motivation. Il collabore avec Lennart Levi, Marianne Frankenhauser et Ulf Lundberg, professeur de psychologie biologique à l'Université de Stockholm.

Dès la fin des années 1960, il commence à travailler sur une cohorte de 8000 travailleurs du bâtiment, dans le but d'établir des liens statistiques entre des épisodes d'infarctus et des événements de vie marquants. Cette problématique est déjà un premier déplacement par rapport aux études qui préfèrent expliquer la prévalence de l'infarctus par des facteurs héréditaires.

Theorell explique qu'il a été conduit à un second déplacement lorsqu'il s'est rendu compte que les événements passés n'ont pas toujours un effet statistique significatif. C'est alors que le chercheur en vient à considérer des facteurs sociaux, collectifs, dont l'action perdue dans le présent du travailleur, et au premier chef, les conditions et le contenu du travail. Il montre ainsi que le fait d'avoir de grands changements au travail, avec par exemple une modification sensible de la charge de travail ou des responsabilités, a un effet important sur le risque d'infarctus dans les deux années qui suivent.

Dans les années 1970 et 1980, Theorell et le contexte suédois de recherches « psychosociales » jouent un rôle déterminant dans l'élaboration du travail de Robert Karasek. Celui-ci est un architecte qui bénéficie d'une bourse *Fulbright* pour venir en Suède au milieu des années 1970, qui lui permet de travailler à l'Institut pour la recherche sociale. Il y découvre une tradition de recherche sur les questions sociales qui l'amène à entamer une deuxième carrière en tant que sociologue du travail. Il est particulièrement marqué par deux traditions, celle de la critique de l'aliénation, importée en Suède par Bertil Gardell, et la théorie générale du stress de Hans Selye, dont les continuateurs suédois sont alors Lennart Levi et Marianne Frankenhaeuser.

En 1978, Karasek demande à rencontrer Theorell dont il connaît certains travaux sur les facteurs psychosociaux de risque dans le travail. Il lui expose une première version de son modèle, combinant les apports de la théorie de l'aliénation (sous le concept de contrôle sur le travail, ou latitude décisionnelle) et de la théorie du stress (sous le concept de la demande qui pèse sur le travailleur). Il a déjà publié deux papiers qui sont passés relativement inaperçus. Theorell raconte avoir été subjugué par les dessins en trois dimensions de l'ancien architecte qui s'adonne alors à une forme d'épidémiologie sociale ; ces dessins lui permettent de donner une illustration saisissante de ses idées. Commence alors une longue collaboration entre les deux hommes, qui se rencontrent souvent à Stockholm, puis travaillent ensemble pendant quatre mois à New York grâce à une bourse du *National Institute of Occupational Safety and Health* obtenue par Karasek.

En 1981, Theorell et Karasek publient un article dans l'*American Journal of Public Health* qui fera date (Karasek et alii, 1981). À partir des données de la cohorte suédoise, ils montrent la validité du modèle « exigence-maîtrise » pour expliquer la survenue de maladies cardiovasculaires. Theorell explique que l'article était fini dès 1979 mais a été très difficile à publier, alors qu'ils avaient fait des efforts pour relier les questions psychiques à des éléments physiques. L'éditeur du *Lancet* aurait refusé le texte par une lettre dans laquelle, selon Theorell, il aurait simplement écrit : « Vous pensiez vraiment que nous allions publier ça ? ». L'article illustre l'idée de Selye selon laquelle si la latitude décisionnelle (*control*) est faible, cela peut avoir des effets physiologiques mauvais, comme lorsqu'une activation des organes ne trouve pas de débouchés.

Theorell a continué à développer des approches reliant aspects psychiques et physiques dans les années 1980, 1990 et 2000. Dans les années 1990, il a rajouté un paramètre au modèle

désormais connu comme « modèle de Karasek », celui du soutien social rencontré au travail. Il a ensuite suivi une cohorte de musiciens de Norrtälje pour étudier les causes organisationnelles et les paramètres physiologiques du stress, en considérant les concerts et certains événements imprévus (comme un musicien qui s'évanouit pendant une représentation) comme des événements stressants. En 2008, lors de sa présentation au Collège d'expertise sur les risques psychosociaux présidé par Michel Gollac, il a présenté une succession d'études, dont certaines fondées sur cette cohorte, offrant différents éclairages sur ce lien psychique-physique : validité de la testostérone salivale comme indicateur d'un « bon » environnement de travail, offrant soutien social et cohésion ; risque d'avoir un infarctus du myocarde chez les travailleurs mâles qui doivent refouler leurs émotions négatives ; ou encore, management plus ou moins injuste et risque de maladie cardiaque.

Töres Theorell reconnaît l'aspect stratégique de la référence au physiologique dans les recherches menées en Suède : « il est rapidement devenu évident que l'inclusion d'éléments biologiques permettait de plus facilement convaincre la société environnante de l'importance des facteurs psychosociaux. C'est pourquoi, typiquement, les études dans ce domaine combinaient des évaluations biologiques et psychosociales » (Theorell 2007).

C'est d'ailleurs sous cet angle que le chercheur présente sa principale contribution à la carrière de Robert Karasek. Il a aidé à donner un fondement de validation objective au modèle de l'architecte, en le « physiologisant » : Karasek « avait déjà commencé à travailler sur son modèle, mais mon rôle a été de l'aider à le relier à des résultats visibles et "durs". Et j'ai eu un impact sur lui dans la formulation de théories physiologiques permettant d'expliquer pourquoi une demande élevée et une latitude décisionnelle faible affectent la santé » (Theorell, 2007).

III. Une conception politique du bien-être au travail

Theorell reconnaît que l'évolution de ses intérêts de recherche est étroitement liée au climat de la fin des années 1960, propice à certaines formes de critique sociale y compris au sein de professions instituées comme la médecine. Il explique ainsi que le premier article scientifique qu'il a co-signé portait sur les mauvaises conditions de santé des tziganes en Suède, une population qui ne retenait généralement pas l'attention des chercheurs en médecine à cette époque.

Theorell a également été marqué par les recherches menées par le psychologue Bertil Gardell, qui s'intéresse à la question du stress au travail, envisagé sous l'angle plus général du mal-être et de l'aliénation. Gardell est un psychologue employé à partir des années 1960 dans le Conseil pour l'administration du personnel (*Personaladministrativa-rådet*), une organisation de recherche financée par la coalition des employeurs suédois (SAF) dont les membres s'intéressent jusque-là d'abord à des problématiques de sélection et d'aptitude psychologique des individus à leur poste de travail. Gardell développe progressivement une recherche originale sur l'aliénation au travail, liée selon lui à l'industrialisation et à l'organisation scientifique du travail. Il s'inspire notamment des travaux du sociologue américain Blauner sur l'aliénation dans le travail à la chaîne, et sur les apports de l'école des relations humaines de l'Institut Tavistock.

L'originalité de Gardell est de lier ce questionnement sur l'aliénation à la mesure de paramètres physiologiques objectivables. C'est ainsi qu'il travaille en collaboration avec Marianne Frankenhaeuser pour montrer le lien entre certaines situations de travail cadencé ou

morcelé et le taux de catécholamines urinaires, utilisé pour donner une mesure objective du niveau de stress.

Bertil Gardell se considère comme un psychologue humaniste dont les recherches permettront l'épanouissement des salariés dans leur travail. Il est pourtant l'une des cibles principales d'un petit livre très diffusé paru en 1969, *Konsten att dressera människor* (« L'art de domestiquer les gens »), qui lance un grand débat médiatique et politique (Christiansson et alii, 1969). Il s'agit d'un livre de deux cent pages, très bien renseigné, écrit par un collectif d'étudiants marxistes en sciences humaines et sociales, publié dans quatre éditions successives entre 1969 et 1971. Son argument consiste en une critique de l'instrumentalisation de la psychologie du travail suédoise pour renforcer la domination au travail, dans le cadre de recherches-actions financées par le patronat (c'est ici d'abord le PA-rådet qui est visé). Les auteurs s'insurgent contre l'idée que le travailleur à la chaîne serait malheureux parce que son travail serait morcelé, et non pas parce qu'il travaillerait à la chaîne, et plus généralement que le bonheur individuel passerait par une action sur l'environnement de travail.

Bertil Gardell réagit dès 1969 dans un court article en suédois paru dans une revue de sociologie, sous le titre « Une caricature des sciences du travail » (Gardell, 1969). Il y dénonce ce qu'il considère comme des approximations et des déformations des recherches menées par lui et par d'autres.

Cependant, c'est sans doute cet épisode qui le pousse à clamer quelques années plus tard la nécessité d'une recherche qui présente toutes les garanties extérieures de l'indépendance par rapport aux intérêts en présence. Dans un article de 1977, Bertil Gardell explique ainsi que la Suède est dans un moment où la distinction entre recherche pure et recherche appliquée ne tient plus. Le fait de réfléchir à des applications très utiles peut stimuler la recherche de haute qualité d'un point de vue scientifique. Il faut adopter des standards élevés de scientificité pour réfléchir à comment résoudre les problèmes politiques et sociaux. Gardell considère que cette action sera d'autant plus efficace qu'elle est indépendante ; le fait de s'impliquer avec l'administration, les syndicats, le patronat ferait perdre cette précieuse étiquette d'indépendance. Il reconnaît néanmoins qu'il est compliqué d'être indépendant dans ce champ très conflictuel.

Dans les années 1970, cette recherche « appliquée » porte des fruits politiques. C'est Lennart Levi qui est l'un des principaux intermédiaires entre ce monde scientifique et le gouvernement lors de l'élaboration de la loi sur l'environnement du travail (*Arbetsmiljölagen*), votée en 1977 et appliquée en 1978. Cette loi prévoit que le travail doit être varié, doit offrir à chacun de véritables occasions de coopération et de participation dans l'organisation de l'emploi du temps, également de contrôle sur la production ; le travail doit être pensé de telle façon à augmenter le contrôle du travailleur sur la cadence et les méthodes de travail, et à permettre les interactions sociales. L'inclusion de ces facteurs psychosociaux qui influent sur la santé des travailleurs est un débouché évident des recherches menées par Gardell, Levi, Frankenhaeuser et Theorell.

En 1980, Lennart Levi réussit à obtenir le soutien du gouvernement et du parlement pour créer l'Institut national des facteurs psychosociaux et de la santé (rattaché à l'hôpital royal Karolinska) dont il sera le premier directeur, et qui est un pôle important des recherches sur ces thèmes jusqu'à aujourd'hui. Dans les décennies qui suivent et jusqu'à aujourd'hui, c'est encore lui qui est actif auprès de plusieurs organisations supranationales pour promouvoir la

lutte contre les conditions de travail génératrices de stress : OIT, Union européenne notamment.

Selon Wainwright et Calnan (2002), la conceptualisation des facteurs psychosociaux liés au travail en Suède a changé entre les années 1970 et 1990, pour passer du statut d'enjeu politique à celui de problème de santé publique. Alors que, comme vu, les solutions mises en avant jusque-là étaient de nature politique – redéfinir les rapports de subordination au travail, faire pleinement participer les travailleurs aux décisions concernant le travail –, les chercheurs ont modifié leur discours en proposant des réformes plus techniques ou managériales, fondées sur l'intervention d'experts.

Cette tendance à la « dépolitisation » du champ a été pleinement visible en 2007 avec la fermeture brutale de l'Institut national de la vie au travail, un centre de recherches sur les questions de santé au travail fort de plus de 400 salariés fondé en 1995 (lui-même prenant la suite du Centre de la vie au travail créé en 1977). Sa fermeture était en 2006 l'une des promesses de campagne du parti de centre-droit (*Moderaterna*), au motif que ses recherches seraient trop politisées, trop attentives aux demandes des syndicats, et de ce fait d'une qualité scientifique médiocre. Avec la victoire du parti de Fredrik Reinfeldt, la promesse sera tenue, dans un délai extrêmement court (l'Institut ferme ses portes environ six mois après l'élection) qui n'empêche pas une levée de boucliers de la part de la communauté scientifique internationale, qui fait l'éloge d'un des principaux foyers de recherche sur ces questions en Europe. En octobre 2007, alors que les locaux ont été fermés et qu'on s'interroge sur l'avenir du fonds de la bibliothèque de recherche de l'Institut, un parlementaire de l'opposition fait remarquer dans une question écrite que ce type de décision, officiellement au nom de la promotion d'un modèle de concurrence universitaire, marque de fait la fin de l'âge d'or de la recherche suédoise sur les liens entre santé et travail (Pärssinen, 2007).

En conclusion, on a vu que la recherche suédoise sur les facteurs psychosociaux de risque (et non d'imprécis « risques psychosociaux ») est née de l'ouverture d'une génération de chercheurs formés dans une tradition physiologiste à des considérations moins facilement mesurables, relatives à des états psychiques subjectifs. Cette volonté d'allier l'appréhension du physique et du psychique a correspondu à une conception politique de la relation entre une personne et son travail, qui peut être améliorée par la promotion de la démocratie dans l'entreprise plutôt que par des interventions ponctuelles de psychologues experts. Il semble plus difficile de maintenir cette conception dans un climat contemporain marqué par la sanitarisation des questions de stress au travail, dans le cadre de ce qu'on peut appeler avec Yves Clot un nouvel hygiénisme (2010).

Références bibliographiques

Benquet, M., Marichalar, P., Martin, E., (2010). Responsabilités en souffrance. Les conflits autour de la souffrance psychique des salariés d'EDF-GDF (1985-2008), *Sociétés contemporaines*, n° 79, p. 121-143.

Christiansson, L. et alii, (1969). *Konsten att dressera människor. Mentalhälsa, arbete, ideologi* (L'art de domestiquer les gens. Santé mentale, travail, idéologie), Stockholm, Prisma.

Clot, Y., (2010). Au-delà de l'hygiénisme : l'activité délibérée, *Nouvelle revue de psychosociologie*, n°10, p. 41-50.

- Gardell, B., (1969). Vrångbild av svensk arbetsvetenskap (*Une caricature des sciences suédoises du travail*), *Sociologisk Forskning*, Vol. 6, n° 4, p. 305-317.
- Gardell, B., Gustavsen, B., (1980). Work Environment Research and Social Change: Current Developments in Scandinavia, *Journal of Occupational Behaviour*, Vol. 1, n° 1, p. 3-17.
- Gollac, M. (s/d), (2011). Mesurer les facteurs psychosociaux de risque au travail pour les maîtriser, rapport du Collège d'expertise sur le suivi des risques psychosociaux au travail.
- Håkansta, K., (2012). Swedish Working Life Research in Retrospect with Focus on Research policy, communication lors du 30ème *International Labour Process Conference*, Stockholm, 28 mars.
- Karasek, R., Baker, D, Marxer, F, Ahlbom, A, Theorell T., (1981). Job decision latitude, job demands, and cardiovascular disease: a prospective study of Swedish men, *American Journal of Public Health*, 71(7), p. 694–705.
- Kessel, N. (1972). Review of *Society, Stress and Disease, Volume I. The Psychosocial Environment and Psychosomatic Diseases*, by Lennart Levi (ed.), *British Journal of Industrial Medicine*, Vol. 29, n° 3, p. 346.
- Pärssinen, R., (2007). Question écrite n° 2007/08-165, “Arbetsmiljöforskning”, Sveriges Riksdag (Parlement suédois).
- Perski, A., (2008). Interview with Töres Theorell, *Scandinavian Journal of Work, Environment and Health*, suppl. 2008, n° 6, p. 7-14.
- Theorell, T., (2007). Psychosocial factors in research on work conditions and health in Sweden, *Scandinavian Journal of Work, Environment and Health*, 33-1, p. 20-26.
- Väänänen, A., Anttila, E., Turtiainen, J., Varje, V., (2012). Formulation of work stress in 1960-2000: analysis of scientific works from the perspective of historical sociology, *Social Science and Medicine*, n° 75, p. 784-794.
- Wainwright, D., Calnan, M., (2002) *Work Stress: The Making of a Modern Epidemic*, Buckingham, Philadelphia: Open University Press.